

# L'OISEAU DU DÉSERT

## VI

LES MINES

(Suite)

La question peut vous paraître singulière ; mais nous voyions tant de monde là-bas, qu'aujourd'hui, après tant d'événements fâcheux, je suis un peu excusable d'avoir oublié les noms et les visages."

Le vicomte sentit le piège et se hâta de répondre qu'il ne se souvenait d'avoir eu aucune relation avec la famille Brissot avant l'époque présente. En même temps il raconta par quel hasard il avait vu les dames pour la première fois la veille au soir, à Dorling.

Cette explication ne paraissant pas encore endormir les soupçons du mari jaloux, Martigny ajouta galamment :

"Mme Brissot et Mlle Clara ne sont pas de ces femmes que l'on peut oublier quand on les a vues une fois. Depuis mon départ de France, je n'ai pas rencontré d'aussi charmante personne que Mlle Clara."

Pour le coup la glace fut rompue. Soit que le négociant se sentit chatouillé dans son affection paternelle, soit que cette admiration pour sa fille fût à ses yeux une garantie contre une admiration trop passionnée pour sa femme, il reprit d'un ton plus ouvert :

"Oui, oui, vous avez raison, monsieur le vicomte, Clara est certainement la plus jolie personne de toute l'Australie. Cependant c'est pour elle que je travaille, que je cherche à faire promptement ma fortune, que je m'expose ici à toutes sortes de fatigues et de dangers... Aussitôt que j'aurai gagné de quoi la marier richement, je me hâterai de quitter ce pays où un honnête homme est presque une exception... Mais, pardon ! ajouta-t-il aussitôt, c'est de vous qu'il s'agit en ce moment... Apprenez-moi donc en quoi je peux vous être utile."

Et alors seulement il tendit la main à Martigny avec une apparente cordialité.

"En bien des choses, monsieur Brissot, répliqua le vicomte ; je suis tout nouveau dans ce pays, et quoique je ne me rebute pas facilement, je peux me heurter à bien des obstacles. Ce que je souhaiterais pour le moment, ce serait un gîte et un souper ; plus tard, je vous demanderai vos bons conseils et votre assistance afin de me faire réussir dans mon métier de chercheur d'or."

— Vous êtes donc déterminé à travailler aux mines ? répliqua Brissot en hochant la tête ; mauvaise affaire, mon cher compatriote ; le métier ne vaut plus rien ; les nuggets deviennent rares, et la plupart des claims sont déjà épuisés... Cependant, si vous persistez dans votre dessein, je prierais le *chief commissioner*, dont je suis connu, de vous concéder un terrain où vous aurez quelque chance de succès.

— Mille grâces, monsieur Brissot ; et, en outre, vous voudrez bien me fournir, à un prix raisonnable, les outils qui me sont nécessaires. Quant au logement dont j'ai besoin pour moi et pour mon cheval...

— Un cheval va vous devenir inutile, monsieur le vicomte, et si vous m'en croyez, vous enverrez sur-le-champ le vôtre au bazar où il sera vendu à la criée par les huissiers priseurs, car rien n'est cher ici comme la nourriture et le logement d'un cheval. Pour vous, je vais vous conduire à une hôtellerie voisine dont le propriétaire est une de mes pratiques, et sur mes recommandations, peut-être consentira-t-il à vous nourrir et à vous loger au prix modeste de six dollars par journée.

— Six dollars ! trente francs de France !... s'écria le vicomte en faisant la grimace.

— On ne saurait payer moins, et encore tout a bien baissé depuis quelque temps.

— Monsieur Brissot, reprit Martigny avec sa rondeur accoutumée, j'avais espéré, j'en conviens, que vous pourriez me recevoir chez vous comme pensionnaire et m'admettre à partager votre nourriture et votre logis "pour mon argent," comme disent les Anglais.

— Notre nourriture, répliqua le négociant d'un ton d'ironie, consiste dans les provisions de bouche que nous n'avons pu vendre et qui risqueraient de se gâter ; quant à notre logement, nous n'en avons pas d'autre que ce magasin... Et tenez, Pedro, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre, montrez au gentleman nos chambres et nos alcôves."

D'énormes comptoirs, chargés de marchandises, étaient disposés sur deux rangs, le long de la galerie. Le mulâtre abaissa les châssis qui la fermaient, et on vit, dans l'intérieur de ces espèces de niches, plusieurs maigres lits composés d'une couchette d'étoupe et d'une simple couverture. A portée de chacun de ces lits se trouvaient des amas d'armes, sabres, fusils et pistolets, qui semblaient être là en permanence.

"Vous pouvez avoir une idée de l'aimable vie que nous menons ici, répliqua Brissot ; après les rudes travaux de la journée, il nous faut être sur le qui-vive toute la nuit. Brûlés vifs avec nos marchandises, ou pillés et assassinés, voilà le sort qui nous attend si notre vigilance vient à se ralentir ; et chaque nuit nous avons une alerte... Aussi éprouverai-je une vraie joie le jour où je quitterai ces abominables placards !"

Pendant cette conversation, le soleil s'était couché et la nuit tombait rapidement, comme il arrive dans les pays tropicaux où le crépuscule est à peine sensible. Le négociant se tourna vers ses employés et reprit en anglais, en élevant la voix :

"Allons ! messieurs, il est l'heure de fermer le store. Martinez, Tom et Landolf vont rester de garde ici, et s'ils n'ont pas les yeux bien ouverts jusqu'à mon retour, je saurai bien les en faire repentir... Pedro conduira le cheval de ce gentleman au bazar de vente et le recommandera de ma part à l'huissier Mac-Cullosh ; puis il ira retenir un logement pour le gentleman à l'hôtellerie du vieil Effingham... Quant à don Fernandez, il va prendre ses armes et m'accompagner à la banque où nous verserons la recette de la journée, selon notre habitude de chaque soir... J'espère, ajouta-t-il en s'adressant au vicomte, que vous voudrez bien m'accompagner aussi ; la banque est dans l'enceinte fortifiée que nous appelons le *camp* ; c'est là que résident la force publique et les autorités des mines ; je pourrai déjà vous présenter à certains fonctionnaires qu'il ne m'est guère possible de voir pendant le jour, car je ne saurais quitter mon bureau... Puis, je vous accompagnerai moi-même chez Effingham, où vous devez loger."

Pendant que Martigny remerciait le négociant de son obligeance, les employés s'étaient mis bruyamment en devoir d'exécuter les ordres du patron. On commença par rentrer les marchandises placées en étalage ; puis on ferma les portes et volets. De son côté, Brissot retirait d'un tiroir et alignait sur son bureau des piles d'or et d'argent qu'il versait dans des sacs, après les avoir comptées. Il y avait là des dollars américains, des guinées anglaises, des louis français, sans parler des piastres, des couronnes, des duros et des bourses remplies de poudre d'or. Tout en faisant sa caisse, le

négociant disait d'un ton mélancolique à sa nouvelle connaissance :

"Jugez, monsieur, combien nous avons peu de sécurité dans cet affreux pays : chaque fois que j'ai opéré un versement à la banque, il me semble que c'est autant de sauvé, et que tout ce qui reste ici sera infailliblement volé ou brûlé quelques heures plus tard. Aussi n'aimé-je pas à garder chez moi des valeurs en numéraire, car en cas d'attaque... Mais j'y pense, ajouta-t-il en baissant la voix, vous-même n'avez-vous pas des valeurs qu'il serait prudent de mettre en dépôt à la banque ?

— Non, non, répliqua le vicomte en souriant, ou si j'en ai, je me crois capable de les défendre tout seul.

— Voilà bien la jeunesse ! vous ne savez pas, monsieur de Martigny, combien il se trouve à B\*\*\* de coquins rusés, audacieux, capables de tout ! Vous allez vivre forcément au milieu d'un fort vilain monde, et si l'on soupçonnait en votre possession ce diamant de douze mille dollars que ma femme et ma fille ont tant admiré...

— Chut ? dit le vicomte en posant le doigt sur ses lèvres et en promenant autour de lui un regard inquiet.

Mais tous les employés étaient encore occupés à fermer le magasin, et il n'y avait à portée d'entendre que le premier commis don Fernandez, qui rangeait d'un air indolent quelques marchandises. Martigny ne crut pas avoir sujet de s'alarmer, car don Fernandez ne comprenait pas le français.

"Comme vous voudrez, répliqua Brissot ; je vous ai prévenu ; le reste vous regarde."

Et il acheva philosophiquement de remplir ses sacs d'or et d'argent.

"Hum ! pensait le vicomte, en voyant cette forte somme qui représentait seulement la recette d'une journée, quoi qu'il arrive, mes douze mille dollars ne sont pas perdus... Si Clara refusait de me payer le prix de mon diamant, son père serait fort en état d'acquitter la dette."

Et cependant il sentait son cœur se serrer en pensant que ce serait peut-être Brissot qui ferait droit à la signature de Clara.

Quelques instants plus tard, le négociant, escorté de Fernandez et de Martigny, tous deux le fusil sur l'épaule et le revolver à la ceinture, sortait du magasin pour se rendre à la banque.

## VII

LE PIÈGE

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter en détail la vie aux mines australiennes et de suivre le vicomte de Martigny dans ses débuts sur la terre d'or. Il nous suffira de dire que dès le lendemain de son arrivée, il se munit d'une de ces licences obligatoires alors pour tous les mineurs, et que, grâce à la recommandation de Brissot, il fut pourvu d'un terrain qu'on supposait riche en parcelles métalliques ; puis, après avoir acheté à son nouvel ami les outils indispensables, il s'installa bravement dans son claim et se mit à piocher, à laver, à tamiser le sol, avec l'ardeur que donne une foi vive dans le succès.

Cependant une semaine à peine s'était écoulée de puis son installation, qu'il entra un matin chez Brissot, la tête basse et la figure renversée. C'était l'heure des travaux dans les placers, et le store était vide d'acheteurs ; les commis mettaient de l'ordre dans les marchandises, tandis que le patron, descendu de son estrade, nous allions presque dire de sa forteresse, déjeunait sur un bout de comptoir, avec du pain dur et du saucisson moisi.

Martigny était connu maintenant des employés, qui continuèrent leur besogne ; il s'avança vers le patron et le salua en silence. Brissot cligna des yeux, et, après lui avoir indiqué un tabouret à son côté, il lui offrit un verre de vin, que l'autre accepta machinalement. Ils ne s'étaient encore rien dit, et pourtant ils semblaient se comprendre à merveille.

"Eh bien ! demanda enfin Brissot, la bouche pleine, ce que j'avais prévu est arrivé... vous n'avez pas éussi ?